

La soif du mal

Dans *De welwillenden*, le metteur en scène Guy Cassiers réussit la gageure de porter sur les planches *Les Bienveillantes*, l'imposant et polémique roman de Jonathan Littell sur la Shoah vue par un officier SS. Jusqu'où l'art doit-il s'approcher de l'immonde ?

PAR ESTELLE SPOTO

« Un spectacle de théâtre constitue pour moi un point de convergence entre certains thèmes qu'il est nécessaire d'aborder aujourd'hui. *Les Bienveillantes* est passionnant pour examiner le passé et, en même temps, le matériau est bien plus proche de nous que ce qu'on pourrait souhaiter. Et cela a moins à voir avec les faits eux-mêmes qu'avec le raisonnement qui justifie les actes commis. » A mi-chemin de sa lecture de l'imposant roman, édité en néerlandais en 2008, deux ans après avoir décroché le Grand prix du roman de l'Académie française et le Prix Goncourt lors de sa sortie en français, Guy Cassiers prenait déjà des notes dans la perspective d'une adaptation pour la scène. Et ce n'étaient pas les 900 pages

Un décor sur fond d'armoire aux innombrables tiroirs pour figurer l'intolérable rationalisation de l'extermination.



KURT VAN DER ELST

bien tassées livrées par Jonathan Littell en seulement sept chapitres et une poignée de paragraphes qui l'auraient fait reculer : cet Anversois à la tête de la Tooneelhuis depuis 2006 n'en était pas à son coup d'essai en matière de domptage de mastodontes romanesques. *Anna Karénine* de Léon Tolstoï (en 1999), *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust (un cycle de quatre pièces en 2002-2004) et *L'Homme sans qualité* de Robert Musil (en 2010), entre autres, étaient déjà passés par ses mains expertes, armées de ciseaux et de colle.

Comme Milo Rau avec l'affaire Dutroux dans *Five Easy Pieces* (présenté tout récemment à Bruxelles dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts), comme Fabrice Murgia avec les purges de Pinochet au Chili avec *Children of Nowhere*, comme le Groupov avec le génocide rwandais dans *Rwanda 94*, Cassiers plonge avec *Les Bienveillantes* dans un des chapitres le plus obscurs de l'histoire de l'humanité afin de regarder le mal absolu droit dans les yeux. En l'occurrence, en se laissant guider par Max Aue, officier SS sur le front de l'Est entre 1941 et 1945. Avec un constat terrifiant : le mal est tapi chez les hommes les plus ordinaires, comme sans doute en chacun de nous.

« Je ne cherche pas à dire que je ne suis pas coupable de tel ou tel fait. Je suis coupable, vous ne l'êtes pas, c'est bien. Mais vous devriez quand même pouvoir vous dire que ce que j'ai fait, vous l'auriez fait aussi », explique au lecteur le narrateur et personnage principal dans la *Toccatà* introductive du roman, adaptée en préambule de la pièce. « Gardez toujours cette pensée à l'esprit : vous avez peut-être eu plus de chance que moi, mais vous n'êtes pas meilleur. Car si vous avez l'arrogance de penser l'être, là commence le danger. »

Captif de l'esprit de Max Aue, le lecteur des *Bienveillantes* assiste à l'élaboration progressive de « la solution finale à la question juive », des meurtres par balles au bord des fosses en Ukraine aux camps d'extermination de Pologne. « On oublie

souvent qu'au départ, l'idée d'Hitler était de déplacer les Juifs hors du Reich », rappelle Cassiers. « A la Conférence d'Evian en 1938, il a été demandé aux pays européens d'accueillir les Juifs comme réfugiés. Mais l'Europe a rétorqué qu'elle n'était pas en mesure de s'occuper de ce problème. Hitler a alors eu les mains libres pour régler la question lui-même. On trouve là d'étranges échos avec le présent. Même si on n'est pas du tout aujourd'hui dans la même situation qu'avant la Seconde Guerre mondiale, on sent à l'œuvre certaines dynamiques,



Guy Cassiers.

certaines manières d'utiliser la langue qu'on tolère et qui sont très dangereuses car capables de faire germer la bête qui se cache dans l'être humain. Dans les médias, pour donner un exemple, on a parlé de "tsunami" à propos de la crise des réfugiés. On compare cela à une catastrophe naturelle destructrice. C'est une sorte de manipulation qui pousse déjà dans une direction, dans la crainte

« On sent à l'œuvre certaines dynamiques, certaines manières d'utiliser la langue qu'on tolère et qui sont très dangereuses »

d'un danger. Le rôle des médias n'est pas à sous-estimer. Au Rwanda, pendant le génocide de 1994, la radio a eu un incroyable impact sur la manière de penser des populations locales. On a dénombré beaucoup plus de victimes là où il y avait eu des radios de propagande. »

Plus jamais

Pour faire de la brique romanesque de Littell un spectacle de trois heures et demie, le metteur en scène s'est fié à son instinct. « Dans ce genre d'adaptations, on ne peut au début travailler qu'avec une grande spontanéité. Je laisse parler mes sentiments et je sélectionne ce qui est important pour moi à la première lecture. Ensuite, on fait un montage. Dans la première version, on remarque que rien ne tient et on examine quelles sont les lignes dramaturgiques qui traversent le spectacle. Il y a eu douze versions du texte des *Bienveillantes*. La forme se développe parallèlement à l'histoire et très vite, je vois des gens devant moi, des acteurs qui vont remplir ces rôles. Le fait que Hans Kesting allait jouer le personnage principal par exemple était clair pour moi depuis le début. » De fait, le géant néerlandais incarne Max Aue avec une chaleur provoquant une troublante empathie. A ses côtés, le Flamand Kevin Janssens (vu l'an dernier au cinéma dans *D'Ardennen* de Robin Pront et sur scène dans le spectacle belgo-belge bilingue *Passions humaines* monté par Cassiers) incarne Thomas, l'ami qui suit Max Aue du début à la fin. Katelijne Damen, autre fidèle de Cassiers, campe elle impeccablement... Adolf Eichmann, responsable logistique de la « solution finale ». « Je ne me suis pas du tout préoccupé de la ressemblance physique entre les acteurs et les personnages historiques », commente le metteur en scène. « Au contraire : en faisant jouer Eichmann par une femme, il s'agit beaucoup plus de s'intéresser à ce que le personnage dit et à ce qu'il représente qu'à sa personne. Quand j'ai discuté du projet avec Jonathan Littell, il m'a dit que si on ne voyait pas de croix →



Hans Kesting en Max Aue, officier SS entre 1941 et 1945 et narrateur des Bienveillantes de Jonathan Littell.

→ gammées ou d'étoiles juives sur scène, ça donnerait plus de force au spectacle : je pense qu'il a raison. Si l'on exhibe ces références, on montre que ces événements se sont passés il y a longtemps et il est alors plus facile pour le public de se mettre à distance en pensant que ça n'arrivera plus jamais. »

Un des tours de force de l'adaptation de Guy Cassiers est de présenter aussi bien le monde intérieur de Max Aue – prenant place à l'avant-scène, avec une amplification et une déformation de la

voix et des projections sur un tulle de ce qui se trame sous sa peau – que les scènes réelles entre les personnages. Et tout cela sans montrer l'innommable s'étalant chez Littell en des pages et des pages remplies de boue, de chairs ensanglantées, d'os brisés et d'excréments. Pour figurer ce que personne ne veut voir, Cassiers s'est inspiré d'œuvres de plasticiens. Lors d'une scène particulièrement saisissante, des chaussures et des fils rouges installés par les acteurs pendant une vingtaine de minutes se rassemblent sur un coup

de feu à la manière des accumulations de vêtements de Christian Boltanski, artiste d'ascendance juive très marqué par la Shoah. Le dépouillement total des victimes avant leur meurtre et l'appropriation – légale ou non – de leurs biens constituent un motif significatif et récurrent dans le roman de Littell. Au fond de la scène, une armoire aux innombrables portes figure l'intolérable rationalisation de l'extermination, qui finira par se détraquer. « Ce genre d'images constitue une traduction symbolique de ce qui reste invisible », commente Cassiers. « Tout le spectacle fonctionne comme ça : on présente un élément qui stimule l'imagination du spectateur. Grâce à sa créativité, ce qu'il voit dépasse ce qui se déroule sur scène. Pour moi c'est ça, la force du théâtre : la suggestion. On pose des couleurs, touche par touche, mais c'est dans la tête du spectateur que le tableau final se produit. » Un tableau que, dans ce cas précis, on qualifiera de chef-d'œuvre. •

De welwillenden/Les Bienveillantes (en néerlandais surtitré en français), au Kaaithheater, à Bruxelles. Du 2 au 4 juin. www.kaaitheater.be

Dans le cadre du spectacle, la Toneelhuis a développé un site Internet plurilingue sur l'histoire de la persécution des Juifs et la violence symbolique de la langue : testofcivilisation.eu

Littell à Cannes

« Comme la plupart, je n'ai jamais demandé à devenir un assassin », confie Max Aue au début des *Bienveillantes*. Quelle est la part d'aléatoire dans le destin d'un bourreau ? Qu'est-ce qui fait « qu'un jour, un homme s'est retrouvé du bon côté du fusil ou de la feuille de papier alors que d'autres se retrouvaient du mauvais » ? Ces questions, posées par Jonathan Littell dans son roman, prennent une autre

couleur, plus actuelle encore, dans son documentaire *Wrong Elements*, tout dernièrement présenté à Cannes. L'écrivain et journaliste franco-américain est en effet passé derrière la caméra pour suivre quatre anciens soldats de la LRA (l'Armée de résistance du Seigneur), levée par Joseph Kony à la fin des années 1980 dans le but de renverser le président ougandais. On estime à 60 000 le nombre

d'adolescents enlevés en vingt-cinq ans par la LRA pour devenir soldats. Dans quelle mesure ces jeunes gens qui tentent aujourd'hui de retrouver une place dans la société sont-ils coupables ? Littell fait revenir ses quatre témoins sur les lieux de leur passé afin que les souvenirs remontent à la surface, dans la tradition des films de mémoire comme *Shoah* de Claude Lanzmann. Un docu coup de poing.



Jonathan Littell sur le tournage de Wrong Elements.